

SAINTE-BEUVE ET SA MÉTHODE CRITIQUE

Au bout de cent ans de mauvaises querelles, Sainte-Beuve a bien droit à un peu de repos. Nous devrions enfin cesser de lui reprocher son vilain caractère, sa concupiscence à l'égard des femmes de ses amis ou son opportunisme, et de répéter à l'envi qu'il n'a jamais rien compris à la critique littéraire. La vertu d'Adèle est une question qui a perdu beaucoup de son urgence, et d'autre part, Baudelaire et Nerval se sont finalement fort bien passés de lui, pour arriver jusqu'à nous. Après un siècle d'explications, partisans et détracteurs se retrouvent à égalité. Certes, Sainte-Beuve a eu contre lui Proust, Alain et Julien Benda, ce qui n'est pas rien. En revanche, il a pu compter sur Bergson, Maurras, Thibaudet et ceci compense bien cela. Aujourd'hui, les dernières cartouches sont tirées, et il est bien tard, même pour des escarmouches d'arrière-garde. Puisque, grâce à un anniversaire mieux célébré qu'on n'aurait pu craindre, Sainte-Beuve est revenu parmi nous, nous allons enfin pouvoir parler d'autre chose. Nous allons parler de Charles-Augustin Sainte-Beuve, critique français du XIX^e siècle, un des grands écrivains de ce pays.

Nous ne parlerons pas ici du poète (*les Rayons jaunes* ne manquent pas d'agrément) ni du romancier (décidément, *Volupté* est une pilule un peu trop amère à avaler). Nous laisserons même de côté l'historien de *Port-Royal* qui est aujourd'hui, tout le monde en est bien d'accord, hors de discussion. Sainte-Beuve lui-même a écrit, notamment dans sa correspondance, qu'il s'agissait de son grand ouvrage, celui où on le trouverait tout entier. Et Thibaudet le tenait tout simplement pour « le plus grand livre de l'histoire et de la critique littéraires ». C'est un jugement qui, en dépit de

l'existence de quelques titres fameux, *Variété*, *Approximations* et même *Trente ans de vie française*, n'a rien perdu de sa valeur. Mais le Sainte-Beuve que nous aurons surtout profit à questionner, nous petits Français du dernier tiers du xx^e siècle, c'est celui des *Portraits* et des *Lundis*, réservoir inépuisable où nous attendent quatre siècles de génie français. Cela peut demander d'ailleurs une existence entière. Mais enfin, il faut tâcher de se limiter.

Au premier abord, l'œuvre intimide par sa dimension. Quinze volumes de *Causeries*, presque autant de *Nouveaux lundis*, une bonne demi-douzaine de volumes de *Portraits divers*, ce n'est pas seulement une œuvre, c'est toute une bibliothèque. Sainte-Beuve, on l'a souvent noté, est un des grands massifs qui dominent le siècle, comme Balzac, Hugo ou Michelet. Encore n'a-t-il pas comme les deux derniers, de ces parties creuses et soufflées où le poids n'équilibre pas la masse. Malgré cela, peu d'œuvres sont d'accès aussi facile, aussi ouvertes au lecteur le moins averti. A la rigueur, peut-on faire une distinction entre les *Portraits* et les *Lundis*. Ceux-là, à l'origine articles de revues (*Revue des Deux Mondes*, *Revue de Paris*), gardent parfois un aspect plus construit, un ton plus sévère qui, dans les moins bons des cas, peuvent les apparenter à des dissertations un peu doctrinales. Encore est-ce exceptionnel. Mais avec les *Lundis*, rien de tel. Il s'agit bien, en effet, de causeries, merveilleusement libres, presque décousues, à qui les nécessités du rythme hebdomadaire ont enlevé toute apparence de raideur et tout relent d'école. Du reste, la différence d'origine n'explique pas tout, et il y a une autre raison. Entre les premiers *Portraits*, qui datent des années trente, et les premiers *Lundis*, il y a vingt ans d'écart. Entre ces deux expériences, il y a eu surtout ce que Louis Veuillot appelait « l'hégire de Lausanne », c'est-à-dire le cours sur *Port-Royal*, et la rédaction de l'ouvrage immense, entreprise presque inhumaine et que Sainte-Beuve ne put mener à bien que par un effort de volonté héroïque, mais grâce à quoi il atteignit à l'incomparable maîtrise de tous ses moyens, et dont toute l'œuvre ultérieure recueillit les profits. L'essentiel en passa, en premier lieu, dans les *Lundis*, qui par ailleurs représentent la dimension idéale pour son souffle. Sainte-Beuve est un coureur de demi-fond ; plus que les parcours un peu longs des *Portraits*, plus que l'exceptionnel marathon de *Port-Royal* qu'il ne pourra jamais récidiver (comme l'atteste l'échec de *Chateaubriand et son groupe littéraire*), lui conviennent les vingt pages des *Causeries*, où d'une même foulée souple et assurée, il parcourt son sujet, biographie, portrait moral et examen littéraire étroitement confondus, successifs peut-être, mais inséparables toujours.

Lui-même était d'ailleurs parfaitement conscient d'une évolution de sa manière. Il s'en est expliqué dans la préface aux *Causeries*, et après avoir rappelé la « critique d'invasion » de ses premières années, il commente : « Sous le règne de Louis-Philippe, pendant les dix-huit années de ce régime, d'une littérature sans initiative et plus paisible qu'animée, j'ai fait principalement à la *Revue des Deux Mondes*, de la critique plus neutre, plus impartiale, mais surtout analytique, descriptive et curieuse... [En décembre 1850], j'ai cru qu'il y avait moyen d'oser plus, sans manquer aux convenances et de dire enfin nettement ce qui me semblait la vérité sur les ouvrages et les auteurs. »

La vérité sur les ouvrages et les auteurs... Ces quelques mots définissent exactement le programme de la critique de Sainte-Beuve, et la méthode qu'il en tirera, et c'est dans l'application qu'il en fera que prennent source la plupart des griefs et des objections qui lui ont été opposés. Passons rapidement sur les « biographies d'inconnus », mot spirituel et méchant de Balzac (dans *Un Prince de la Bohême*), souvent repris depuis. Certes, il y a des biographies d'inconnus chez Sainte-Beuve, surtout dans *les Nouveaux lundis*, mais bien moins qu'on ne le dit. A moins de tenir pour des inconnus Sismondi, Galiani, Bernis, Saint-Martin, l'abbé de Saint-Pierre, Jomini, Joubert ou Mme Elliott qui ont tous donné matière à des textes parmi les plus réussis... Du reste, lui-même s'est fort bien justifié sur ce point, à propos de Marmon tel, je crois. Soucieux de rendre justice aux écrivains mineurs tombés dans l'oubli et de « séparer en eux la partie morte », il propose cette définition admirable : « La postérité de plus en plus me paraît ressembler à un voyageur pressé qui fait sa malle et qui ne peut y faire entrer qu'un petit nombre de volumes choisis. » La malle de Sainte-Beuve nous semble fort bien faite, et les livres inutiles y sont en fin de compte relativement rares.

Plus grave et plus profonde est la fameuse querelle cherchée par Proust dans son célèbre ouvrage posthume. Elle met en cause le principe même de la méthode biographique dont Sainte-Beuve était si fier, en assurant que celle-ci laisse de côté l'essentiel. Proust écrit : « cette méthode méconnaît ce qu'une fréquentation un peu profonde avec nous-même nous apprend : qu'un livre est le produit d'un autre *moi* que celui que nous manifestons dans nos habitudes, dans la société, dans nos vices. » Et il reproche au critique de n'avoir pas compris ce qu'il y a de particulier dans l'inspiration et le travail littéraire, défaut qui constituerait, en effet, le comble de l'échec. Mais les choses ne sont pas aussi simples,

et Proust dans son zèle à venger Stendhal et Baudelaire, outre un peu le grief, ce qui le conduit à fausser le débat. Il est vrai que Sainte-Beuve a écrit que les romans de Balzac ne valaient pas ceux de George Sand et de Mérimée, et qu'à Stendhal il préférerait Xavier de Maistre. Mais ces erreurs grossières n'ont rien à voir, comme feint de le croire Proust, avec le principe de la méthode biographique, ni même avec son usage abusif. Elles s'expliquent, nous le verrons, par de tout autres raisons. Il est injuste et inexact de répéter, comme on l'a fait souvent, que Sainte-Beuve ignore les œuvres et qu'à leur étude il substitue celle de la vie des écrivains. Lui-même voyait là un travers de l'esprit moderne qu'il a très bien dénoncé dans sa conférence à l'École Normale sur la *Tradition en littérature*, en se moquant de ceux qui, aujourd'hui, aimeraient mieux « les carnets de Thucydide plutôt que la statue d'airain de Thucydide ». On pourrait donner bien d'autres citations qui montreraient que la biographie, pour Sainte-Beuve, ne représente qu'un premier mouvement de sa méthode, et que ce grand amateur de mémoires, de journaux intimes et de correspondances n'était pas dupe du degré de connaissance véritable des individus que nous en pouvons retirer. Quelques lignes suffiront, particulièrement éclairantes, et qui semblent avoir été écrites pour désarmer d'avance les reproches de Proust, repris par tant d'autres, et faire ressortir leur vanité sinon leur mauvaise foi. En effet, c'est à propos de Pascal et de la difficulté de parvenir à la connaissance vraie d'un tel esprit à travers les *Pensées*, que Sainte-Beuve écrit ceci : « On se flatte d'atteindre plus au cœur de l'homme en fouillant ses moindres papiers. Hélas ! Quoi qu'on fasse, il y a quelque chose qui ne se transmet pas. Ce qui reste de la pensée et de la vie intérieure des hommes par rapport au courant continuuel de leur esprit n'est jamais que le fragment des fragments ; il nous manque les intermédiaires, ceux qu'en ses ébauches surtout supprimait pour soi cette pensée rapide, parce qu'elle le supposait connu... » Ces lignes, dont on peut supposer qu'elles sont parmi celles qui ont le mieux fait apprécier leur auteur de Bergson, sont la meilleure réponse fournie d'avance à une mauvaise querelle qu'une lecture attentive et complète restitue à sa vraie mesure. Le plus amusant est d'ailleurs qu'à peu de choses près, elles pourraient être de Proust lui-même et rendent un son très proche de certaines pages de *Contre Sainte-Beuve*, écrites dans l'intention diamétralement opposée. Tant il est vrai que Jacques Vier a raison de parler de Sainte-Beuve, « oncle à héritage de Marcel Proust dont on a découvert, il y a peu, la noire ingratitude » ! Un autre critique moderne, J.-P. Richard, a également insisté sur cette parenté en profondeur, et signalé qu'il

n'y a guère de différence entre le « mimétisme beuvien, cet art de *revêtir* l'auteur traité » et la « pratique proustienne du pastiche ».

Que la méthode de Sainte-Beuve soit bien autre chose qu'une simple reconstitution biographique, c'est encore le même critique qui vient nous le confirmer, en déclarant que pour Sainte-Beuve, comme pour la critique moderne, la littérature est d'abord affaire de langage. Voilà un renfort inespéré, qui d'ailleurs ne fait qu'exprimer un truisme, auquel chacun souscrira. A ceci près, que l'auteur de *Volupté* aurait récusé un pareil vocabulaire et aurait préféré parler de style. En effet, il est parfaitement exact que le nombre de pages des *Lundis* consacrées aux problèmes d'écriture et aux qualités proprement littéraires des œuvres examinées, sont au moins aussi nombreuses sinon plus, que les pages de biographie. Si Sainte-Beuve pensait avec son temps que le style c'est l'homme, il n'a certes jamais pensé à retourner la proposition, ni que l'étude de l'un dispensât de celle de l'autre. Il l'a assuré de bien des façons, et il est amusant de ne retenir ici que celle qui concerne Buffon, précisément : « Buffon était un athlète, mais son style ne le dit pas. » Ce qui montre bien les limites d'une trop fameuse proposition. Ailleurs, il consacre toute une page admirable au style du même Buffon : « Il avait l'oreille, la mesure et le nombre... La grande beauté chez Buffon, consiste dans la suite et la plénitude du courant, etc... » De telles analyses, et elles constituent l'essentiel de l'œuvre de Sainte-Beuve, font parfaitement comprendre comment s'est établie la réputation de leur auteur et sur quoi elle est durablement fondée. Vouloir parler de la méthode de Sainte-Beuve en les ignorant, c'est ne traiter qu'une partie, la moins intéressante, du sujet, et méconnaître ce qui est le but et la raison d'être de cette méthode : l'édification d'un ensemble, dans lequel la vie de l'écrivain, son portrait moral et sa création littéraire sont étroitement organisés dans un système de rapports cohérent et subtil qu'on ne peut modifier sans le remettre en cause.

La méthode de Sainte-Beuve, il est vrai, eut ses limites. Thibaudet, qui la définit comme une promenade géographique à travers le paysage littéraire, écrit que ses limites sont des limites naturelles et qu'elles « circonscrivent comme celles de la France un pays harmonieux ». Ajoutons qu'elles ont le tort d'être tracées une fois pour toutes, et s'ouvrent difficilement aux nouveaux venus. Comme le dit encore Thibaudet, Sainte-Beuve n'a jamais précédé ni appelé de loin l'opinion, et il a achoppé sur le problème de la

critique des vivants. Plusieurs explications peuvent être proposées, je veux dire des explications autres que l'envie, la mesquinerie, la jalousie qu'il ne faut d'ailleurs pas écarter non plus, ce n'est que trop évident. « Si Sainte-Beuve, dit Ramon Fernandez, fut un grand critique malgré ses rancœurs, et pour ainsi dire malgré lui, c'est assurément qu'il détenait le secret de la critique. » Oui et non. Encore une fois, interrogeons Sainte-Beuve lui-même, écoutons parler ce coup-ci le Sainte-Beuve professeur, définissant en termes admirables et bien propres à être rappelés aujourd'hui, « mon devoir de professeur, très distinct du rôle de critique ; le critique s'inquiétant avant tout, comme je l'ai dit, de chercher le nouveau et de découvrir le talent, le professeur de maintenir la tradition et de conserver le goût. » Tout se passe, chez Sainte-Beuve, comme si ces deux natures, incapables de coexister, s'étaient succédé lentement, le professeur prenant peu à peu la place du critique, le mainteneur du goût classique remplaçant progressivement le jeune critique romantique accueillant à toutes les audaces et toutes les folies de son siècle. Du *Globe* au *Constitutionnel*, la manière a changé, les raisons d'écrire aussi. Il ne s'agit plus d'inventer l'époque, mais de faire l'inventaire d'une civilisation, de dire les acquisitions de l'histoire et comment cela doit être préservé. En se désolidarisant de la mode, au risque de « manquer » des nouveautés importantes, on est plus sûr de s'en tenir à l'essentiel. Ainsi s'explique comment, selon le mot célèbre, seul de tous les journalistes, il a duré.

Chez Sainte-Beuve, le renoncement signifie d'abord reconnaissance prudente de ses limites, de ses manques. Romantique, soit, mais en eau calme. Très vite, le remue-ménage incessant de contemporains encombrants, plus richement doués, va l'importuner. C'est alors qu'il se découvre l'homme des *coteaux modérés*, nostalgique du salon de Mme Récamier, où, nous dit-il, « il y avait plus de nuance que d'éclat, l'esprit y était fin et doux, couleur gris de perle ». Demi-teinte un peu terne, diapason tranquille, voilà l'atmosphère idéale dans quoi l'esprit de Sainte-Beuve va s'épanouir. Nature retenue, tempérament frileux, un certain recueillement lui est nécessaire, qui se trouve dans les vieux in-folios où les époques mortes revivront à mi-voix. Voilà une mauvaise disposition d'esprit pour apprécier son propre temps et comme le dit Fernandez, « n'oublions pas que sa mémoire cultivait de si grands exemples, qu'il était bien naturel que ses contemporains souffrisent par comparaison, du moins en certaines occasions ».

Ajoutons que les contemporains n'y mettaient pas toujours du leur. Ce Stendhal cherchait à déplaire ? Eh bien, il n'y a que trop réussi, on le tiendra pour une espèce de *cosaque*, et sa *Char-*

treuse, pour une « spirituelle mascarade italienne » ! Ce qui est déjà une manière de compliment... Quant à Balzac, le moins qu'on puisse dire, c'est que les torts sont partagés. Cet article de 1834, sur *La recherche de l'absolu*, n'était pas un mauvais article, après tout. Quelques réserves, sans doute, des réticences dictées par le bon goût, pour amener l'auteur à se polir un peu. Mais aussi des éloges équitables, chaleureux même. Et quelle est la réaction de ce Balzac ? « Je lui passerai ma plume au travers du corps ! » Et il le fera, six ans après. Il faut relire entièrement l'article de la *Revue parisienne* du 10 août 1840, pour avoir l'exacte idée de l'outrance phénoménale, de l'énorme verve vengeresse qui sont les armes de Balzac dans ce morceau. C'est *Port-Royal*, l'enfant chéri, qui est victime de cette agression. On a le choix : « ... pétrifiante idée de restaurer le genre ennuyeux... Il suffit d'un mot : le style de M. Sainte-Beuve est intolérable... Ses poésies m'ont toujours paru être traduites d'une langue étrangère par quelqu'un qui ne connaîtrait cette langue qu'imparfaitement... Ne doit sa passagère autorité qu'à l'ignorance de ses lecteurs. » Et pour finir, l'insultant surnom qu'une postérité maligne n'oubliera pas : « Sainte-Beuve, que la duchesse d'Abrantès appelait, à cause de ses perpétuels non-sens Sainte-Bévue... » Ailleurs, il y aura aussi cette gentillesse d'un personnage de roman, Nathan : « Je parle en ce moment le Sainte-Beuve, une nouvelle langue française. » Décidément, après cela, on trouve que l'article nécrologique des *Causeries du lundi* (tome II) est, sinon un modèle d'équité, du moins un effort méritoire de modération, non dépourvu de clairvoyance.

Au demeurant, et c'était l'avis de Thibaudet, même injuste, excessive ou partielle, la critique de Sainte-Beuve, reste toujours *éclairante*, et il est bien rare qu'elle ne révèle pas quelque chose de judicieux sur l'écrivain maltraité. L'antipathie conduit à durcir le trait, mais elle n'oblitére pas gravement le jugement. Certaines appréciations sur Hugo, Vigny, Lamartine sont déplaisantes ou excessives, elles ne sont pas fondamentalement fausses. Finalement, la seule erreur grave, complète de Sainte-Beuve a porté sur celui que par bien des côtés il aurait dû deviner, et qui incarnait plusieurs de ses aspirations secrètes (mais peut-être est-ce pour cela) : Baudelaire. Considérons qu'il en a été suffisamment puni, et oublions ce faux pas.

De toute façon, c'est quand il admire sans réserve que Sainte-Beuve devient tout à fait intéressant. Mettez-le sur le XVIII^e, sur le XVIII^e, il est inégalable. Le professeur reparait, et sa critique révèle alors, ce qu'elle est profondément : un enseignement, ce qui

veut dire que toujours il vous apprend quelque chose. Là encore, c'est son meilleur héritier, Thibaudet qu'il faut écouter : « Dans les auteurs des trois siècles, de Rabelais à Lamartine, on peut être certain que la citation qu'il choisit est la meilleure, le trait qu'il retient le plus typique, et il faut avoir passé dans un sujet après lui pour voir qu'à la manière des anciens, il s'est levé le plus matin, a cueilli les beaux fruits. » Son jugement, son honnêteté intellectuelle ne seront plus pris en défaut. Il étudie les écrivains pour eux-mêmes, et non plus par rapport à ses convictions ou ses préférences. Il faut l'entendre reprocher à un commentateur moderne de Rabelais, de vouloir faire de celui-ci un précurseur de 1789 et lui prêter la « marotte humanitaire du XIX^e siècle. » Rien ne pourrait l'étonner davantage que la critique idéologique pratiquée par notre temps, et les travestissements mensongers qu'elle inflige aux classiques. Un des écrivains dont il a le mieux et le plus constamment parlé, c'est Joseph de Maistre dont tout le séparait. Son évocation de Chénier est inoubliable, et tout autant celles de Saint-Just ou Talleyrand. A cet art de juger, il en joint un autre : celui de graver le jugement dans une formule saisissante. Tout le monde connaît la phrase sur Chateaubriand et ses « quelques restes de panache blanc agités à la rencontre ». Voici sur le même : « Un épicurien qui a l'imagination catholique. » Sur Benjamin Constant : « Un peu avant sa mort, (il) était donc lassé, usé et archi-usé, presque éteint, et il ne se réveillait que par secousses. » Sur Maistre : « Il n'avait rien de l'auteur que le talent » ; et encore : « ses entorses sont magnifiques et à la Michel-Ange. Les autres, les enragés et les malins n'ont donné que des crocs-en-jambes. » Sur Rousseau : « Il a, par moments, un peu de goût dans la voix. » Sur Tocqueville : « Il a commencé à penser avant d'avoir rien appris ce qui fait qu'il a quelquefois pensé creux. » On en pourrait citer des dizaines d'autres aussi riches de saveur et de substance. Après cela, il est inutile, sans doute de préciser que Sainte-Beuve est un admirable écrivain, un des plus grands par la densité d'expression, la plénitude de la phrase et l'art de s'élever de l'image heureuse à la pensée la plus ferme.

Une telle maîtrise d'expression va de pair avec un don de parfaite clarté dans l'exposé, comme on peut le voir dans telle page parmi bien d'autres, où il explique la différence entre le Pascal des *Pensées* et le Fénelon du *Traité de l'existence de Dieu*. Mais s'il fallait, d'un seul mot, résumer la qualité dominante de cette œuvre immense, le plus approprié serait sans doute celui-ci : la vie. C'est ce don qui lui permet de rapprocher de nous les classiques, de les rendre présents, eux et leurs œuvres, qui anime sa gigantesque comédie littéraire, à la façon d'un film cinématogra-

phique qui aurait gardé immobiles toutes les images d'un passé qui n'attend que notre intervention pour se remettre en mouvement. Retenons cet aveu, le plus simple et le plus émouvant peut-être : « Je me laisse et me laisserai toujours prendre à la curiosité de la vie, et à ce chef-d'œuvre de la vie : un grand et puissant esprit ; avant de la juger, je ne pense qu'à la comprendre et qu'à en jouir, quand je suis en présence d'une haute et brillante personnalité. »

Telle est la première grande leçon que nous livre la critique de Sainte-Beuve. C'est dire qu'elle n'a rien perdu de son intérêt et que le profit qu'on en peut tirer demeure aussi grand aujourd'hui qu'il y a un siècle. On peut penser aussi que depuis les *Lundis*, la critique littéraire n'a accompli aucun « progrès ». L'étude déjà citée de J.-P. Richard, *Sainte-Beuve et l'expérience critique*, très représentative de la critique moderne en est un bon exemple : c'est une longue paraphrase, généralement métaphorique de la méthode beuvienne, assortie de quelques aperçus parfois assez ingénieux sur la personnalité du critique, mais qui en fin de compte ne nous apprend pas grand-chose sur lui, et finit par conclure que toute critique est un *paralangage*, qui vise à perpétuer les œuvres dont elle parle. La découverte apparaît maigre et il est permis de penser que n'importe quel *Lundi* apporte davantage sur le sujet qu'il traite. Mais ceci est moins une découverte qu'une confirmation.

L'héritage de Sainte-Beuve contient une autre leçon. Celle-ci a trait à ce qui fait, de son œuvre à son niveau profond, le lieu de conservation d'une culture libre et désintéressée, mission que par son existence même, elle assigne à toute entreprise présente ou future susceptible d'en constituer le prolongement. Elle rejoint cette notion de tradition littéraire, si bien définie par Sainte-Beuve lui-même, et qui « consiste en un certain principe de raison et de culture qui a pénétré à la longue, pour le modifier, dans le caractère même de cette nation gauloise et qui est entré dès longtemps jusque dans la trempe des esprits. » Un tel principe apparaissait en son temps, extrêmement nécessaire à Sainte-Beuve. Oserons-nous dire que cette nécessité n'a fait que se renforcer ? Une fois encore, c'est à lui-même que nous laisserons la parole. On voudra bien excuser une dernière citation un peu longue, mais dont on ne peut rien retrancher. Elle recèle en effet une vision historique extraordinaire par quoi Sainte-Beuve s'élève au niveau des plus grands et voit bien au-delà de son temps. Voici en quels termes : « Depuis 89 nous sommes debout et nous marchons : où allons-nous ? qui le dira ? Mais nous marchons sans cesse. Cette

révolution, au moment où on la croyait arrêtée, sous une forme, elle se relevait et se poursuivait sous un autre ; tantôt sous l'uniforme militaire, tantôt sous l'habit noir du député ; hier en prolétaire, avant-hier en bourgeois. Aujourd'hui elle est industrielle avant tout et c'est l'ingénieur qui a le pas et qui triomphe. Ne nous en plaignons point, mais rappelons-nous l'autre partie de nous-mêmes et qui a fait si longtemps l'honneur le plus cher de l'humanité. »

Quelques lignes plus haut, il disait, parlant de Pascal : « Il est bon qu'il y ait quelque part contrepoids ; que dans quelques cabinets solitaires, sans prétendre protester contre le mouvement du siècle, des esprits fermes, généreux et non aigris, se disent ce qui lui manque et par où il se pourrait compléter et couronner. De tels réservoirs de hautes pensées sont nécessaires pour que l'habitude ne s'en perde point absolument, et que la pratique n'use pas tout l'homme. » Ce réservoir de hautes pensées, c'est la meilleure définition de ce que représente l'œuvre de Sainte-Beuve. C'est aussi ce qui fait de ce « critique malgré lui », un des plus grands créateurs français.

PHILIPPE D'HUGUES